

Source	<i>Rivista di letteratura moderna e comparate</i>
Date	2005
Signé par	Anne SCHOYSMAN

Les collaborateurs de ce vingtième « Cahier Saulnier », sous l'égide de Rosanna Gorris-Camos, ne pouvaient certes pas viser l'exhaustivité en abordant le sujet, déjà amplement étudié, de la réception française de l'Arioste et du Tasse ; toutefois, les études fondatrices de Cioranescu sur l'Arioste de C. B. Beall sur le Tasse datent déjà de plus d'un demi-siècle, et une mise au point sur les développements récents de la critique s'imposait. Jean Balsamo nous soumet en ouverture le tableau complet des données actuellement fournies par l'histoire du livre, éditions, traductions et adaptations. La physionomie française des deux auteurs est évidemment tributaire des modalités de diffusion de leurs textes : l'*Orlando furioso* (édité en Italie en 1516 puis en 1532) fut traduit assez tardivement en français, l'édition du Roland furieux ayant paru en 1543 ; par contre, la *Gerusalemme liberata* fut connue dès sa conception, en 1581, par la diffusion des éditions italiennes, et lorsque Blaise de Vigenère la traduisit en 1595, cette traduction couronnait une réputation française du poète à laquelle avait largement concouru Montaigne, qui évoque sa rencontre avec le Tasse dans l'édition de 1582 des *Essais* (II, 12). La lecture des « deux lumières d'Italie » par l'auteur des *Essais* représente donc un moment important, qui consacre en France, la double figure ariostesque et tassienne, comme le montrent Daniela Boccassini, qui étudie la présence du Tasse et de l'Arioste dans le tracé de l'écriture montaignienne, et Concetta Cavallini, qui précise les « carrefours historiques et littéraires » de la rencontre entre ces trois auteurs.

Il est intéressant de remarquer que l'Arioste et le Tasse en France sont loin d'être totalement identifiés avec le genre du épique. D'une part, la France s'imprègne aussi des autres genres pratiqués par les deux grands auteurs de Ferrare : Mariangela Miotti examine le théâtre de l'Arioste, en particulier le succès des *Suppositi*, comédie de 1509, et Chiara Lastraioli ses *Satires*, qui connurent une diffusion limitée à la fin du siècle ; Daniela Mauri fait le point sur les traductions de la fable pastorale du Tasse, l'*Aminta*. D'autre part, l'*Orlando furioso* s'insinue dans les genres les plus divers : Klaus W. Hempfer analyse comment ce poème épique, dont la fonction parodique du discours pétrarquiste a été récemment mise en lumière, se retrouve paradoxalement dans l'intertexte de l'*Olive* de Du Bellay ; Béatrice Périgot établit des rapprochements entre Rabelais et l'Arioste sur le plan de leur traitement du récit narratif ; Nicoletta Guidobaldi s'arrête sur la réception de l'*Orlando furioso* dans l'édition musicale après 1550. Dans cette perspective, l'étude comparative des traductions et imitations françaises de l'*Orlando furioso* de 1544 à 1580 menée par Jean Vignes est particulièrement révélatrice de la démarche qu'exige aujourd'hui la critique. Il ne s'agit pas de regretter la médiocrité de ces textes en les comparant à l'original, opération somme toute artificielle puisqu'ils visent un public qui lit mal l'italien ; « Les jugements de valeur dépréciatifs satisfont d'autant moins qu'on mesure mieux le succès effectif de la plupart des traductions et imitations incriminées ». Il s'agit au contraire d'interpréter dans le contexte français – notamment dans le sillon du succès des *Amadis de Gaule* – le choix de la prose revendiqué par le traducteur anonyme du *Roland furieux* en 1544 comme par Blaise de Vigenère en 1595, ou encore d'expliquer les choix formels de la traduction de Jean-Antoine de Baïf en tenant compte qu'il se démarque de la traduction entreprise par Saint-Gelais. Lorsque Vigenère traduit le Tasse, il justifie très clairement son choix de la prose par la translatio culturelle, et présente son texte « comme certains fruits dont les griffes ont été apportées d'Italie, et entez icy dedans nos vergiers » (cit. p. 207, dans l'étude de Françoise Graziani sur les traducteurs du Tasse : Vigenère, Baudoin et Vion Dalibray).

Cette greffe italienne entée dans le verger français guide l'orientation de l'analyse littéraire. L'étude de la réception des thèmes et des motifs ne peut rester isolée. Dans l'ensemble de ces études, elle s'insère dans le contexte du système des genres littéraires – ou musicaux –, et il en ressort une diffraction des motifs épiques, ou pastoraux, ou amoureux, largement indépendante de l'œuvre italienne. La réception du Tasse le montre bien, puisque ce sont les sortilèges, les attraits d'Armide, l'héroïsme du duel entre Clorinde et Tancrede ou les charmes d'Aminta qui sont extrapolés ; et lorsque Jean Baudoin traduira, en 1632, le *Messaggero*, il en réinterprète si bien les éléments baroques que, comme le montre Daniel Ménager, « on a le sentiment que le *Messaggero* vient d'être écrit alors qu'il est déjà vieux de cinquante ans ».

Mais la greffe italienne est elle-même le produit d'une culture ferraraise tournée vers la France. L'*Orlando* met en scène le Roland gaulois de la littérature chevaleresque française qui a eu tant de succès à la cour d'Este. Les liens de Ferrare avec la France au XVI^e siècle sont bien connus, et dans ce contexte s'explique aussi le rôle de Lyon, qui entretenait des relations étroites avec Ferrare, dans l'entreprise éditoriale du Roland furieux. L'histoire du livre trace les chemins par lesquels la France a trouvé chez l'Arioste un véritable modèle national, historique, littéraire et linguistique, comme elle l'avait trouvé dans l'*Amadis de Gaule* : Rosanna Gorris a raison de dire que « Amadis et Roland se battaient ainsi pour donner à la nation française un réservoir de rêves héroïques et de passions amoureuses mais aussi, par ces belles traductions en prose, un modèle rhétorique, une langue et une prose modernes ». Le destin du Tasse en France ne sera pas très différent. Si sa *Lettera dalla Francia* n'est qu'une relation rédigée à l'occasion d'un voyage diplomatique en 1570-1571, comme le montre Antonio Corsaro, il est révélateur que la légende ait brodé sur cet épisode la rencontre de l'écrivain avec Ronsard et avec Charles IX. Non seulement la fortune littéraire de l'Arioste et du Tasse est énorme en France, mais la comparaison ou confrontation qui a toujours rapproché les deux écrivains en Italie se renforce en quelque sorte dans leur réception au-delà des Alpes, au point que leurs apports sentremêlent chez le poète auvergnat Jean de Boyssières, étudié par Denis Bjaï, ou dans le poème romanesque *L'Espagne conquise* (1597-1598) de Nicolas de Montreux, étudié par Bruno Méniel. Les deux « lumières d'Italie » continuent d'être inséparables en France, et les études présentées ici ont eu raison de les réunir dans le discours critique.